



HAL
open science

Percevoir l'inexistant, ou de l'utilité et de la nécessité de faire de la métaphysique

Jérôme Dokic

► **To cite this version:**

Jérôme Dokic. Percevoir l'inexistant, ou de l'utilité et de la nécessité de faire de la métaphysique. Dominique Berlioz; Felipe Drapeau Vieira Contin; François Loth. Métaphysique et ontologie. Autour de Frédéric Nef. Objections et réponses, Vrin, pp.105-122, 2021, 978-2-7116-2983-1. hal-03912049

HAL Id: hal-03912049

<https://hal.science/hal-03912049>

Submitted on 10 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Percevoir l'inexistant, ou de l'utilité et de la nécessité de faire de la métaphysique

Jérôme Dokic, EHESS-PSL, Institut Jean-Nicod

dokic@ehess.fr

1. Introduction

Frédéric Nef a apporté de précieuses contributions à la métaphysique analytique, mais aussi à la théorie de la perception, et plus précisément aux relations entre la métaphysique et la théorie de la perception. Supposons par exemple que l'analyse métaphysique nous conduise à postuler l'existence de *tropes*, ou propriétés particularisées. Il est alors légitime de se demander si les tropes correspondent dans le domaine de la perception à des *traits*, conçus comme des entités pré-objectuelles directement perçues. C'est précisément la question posée par Frédéric Nef dans *Les propriétés des choses*¹. S'il défend l'existence de tropes, ou du moins l'utilité du concept de trope en métaphysique, il est plus réservé sur l'identification des traits, comme propriétés manifestes de l'expérience sensorielle, à des tropes. Il considère néanmoins que « la métaphysique [...] peut retirer quelque chose d'important de la discussion des problèmes liés à la perception » (*op.cit.*, p. 171).

Dans ma contribution au volume collectif sur la métaphysique, édité par Emmanuelle Garcia et Frédéric Nef, j'ai plaidé au contraire pour un principe de *neutralité métaphysique de la perception*². Dans le cas des tropes et des traits, ce principe implique que la théorie de la perception ne saurait fournir d'argument indépendant en faveur de l'existence de tropes (par contraste avec des universaux perceptibles). Si l'expérience sensorielle est intentionnelle et porte sur des apparences spécifiques, elle présente une forme d'*opacité cognitive* qui masque au sujet percevant tout ou partie des conditions d'identité de ce qu'il perçoit en fait. La source de cette opacité réside dans le fait que la perception d'une entité quelconque ne repose pas sur

¹ F. Nef, *Les propriétés des choses. Expérience et logique* (Paris, Vrin, 2006).

² J. Dokic, « La neutralité métaphysique de la perception », in E. Garcia et F. Nef (dir.), *Métaphysique contemporaine. Propriétés, mondes possibles et personnes* (Paris, Vrin, 2007), pp. 343-365.

la possession, implicite ou explicite, de critères d'identité appropriés à cette entité³. C'est ainsi que si nous voyons des tropes (ou des universaux), nous ne les voyons pas *comme* des tropes (ou des universaux).

Autrement dit, si la thèse selon laquelle nous percevons des tropes n'est pas en contradiction avec le principe de neutralité métaphysique de la perception, elle doit être établie indépendamment, sur des bases métaphysiques, et ne peut pas être étayée seulement à partir d'une analyse phénoménologique ou conceptuelle de la perception. Ce principe a été critiqué⁴, mais je crois qu'il n'affirme pas autre chose que la priorité logique, et en partie méthodologique, de la métaphysique sur la théorie de la perception, à laquelle Frédéric Nef me paraît souscrire également.

Dans ce qui suit, je me propose de revenir sur la division du travail entre la métaphysique et la théorie de la perception, en l'occurrence à propos de la question de l'*existence*. Je vais me demander dans quelle mesure une analyse des objets de la perception tels qu'ils nous apparaissent a des conséquences métaphysiques substantielles touchant à notre conception de la nature de l'existence.

Certains philosophes de la perception ont considéré l'existence comme une propriété que certains objets de la perception possèdent au détriment d'autres. L'énoncé « Certains des objets dont j'ai l'expérience sensorielle n'existent pas » serait non seulement intelligible, mais vrai, et rendu vrai par les phénomènes perceptifs. Autrement dit, la perception serait mieux comprise à partir de l'hypothèse d'un hiatus possible entre l'être et l'existence. Dans ce qui suit, ce n'est pas directement cette hypothèse métaphysique que je contesterai, mais plutôt la thèse selon laquelle la théorie de la perception nous fournit des raisons indépendantes de supposer qu'il y a des objets inexistantes.

Ma discussion est organisée comme suit. Je commence par rappeler une opposition familière entre deux conceptions de l'existence, inspirées de Gottlob Frege et de Bertrand Russell d'un côté et d'Alexius Meinong de l'autre. Le reste de mon exposé est consacré au statut qu'il faut accorder à l'énoncé néo-meinongien « Certains objets de la perception n'existent pas ». Deux interprétations possibles, respectivement d'ordre phénoménologique et métaphysique, de cet énoncé sont proposées, mais aucune ne peut être défendue sur la seule

³ Sur ce point, voir J. Dokic et J.-R. Martin, « Felt reality and the opacity of perception », *Topoi*, 10.1007/s11245-015-9327-2 i, 2015.

⁴ Voir notamment la thèse de doctorat de Muriel Cahen, *La structure du temps : ontologie et représentation*, sous la direction de F. Nef (EHESS, 2015).

base d'une théorie de la perception. Je présente ensuite deux versions du réalisme direct, qui impliquent des conceptions radicalement différentes de l'expérience sensorielle. La version qui me semble la plus prometteuse conçoit la perception véridique comme une relation directe, non représentationnelle, au monde réel. Comme j'essaierai de le montrer, c'est elle qui motive le principe de neutralité métaphysique de la perception.

2. Deux conceptions de l'existence

À première vue, l'énoncé « François Hollande existe » a la même forme que l'énoncé « François Hollande mesure 1 mètre 70 ». Les deux énoncés sont constitués d'un sujet et d'un prédicat, et attribuent une propriété (respectivement l'existence et une taille déterminée) à un individu (François Hollande). Selon la conception classique de l'existence, dont Gottlob Frege et Bertrand Russell sont les apôtres modernes, les apparences grammaticales sont trompeuses. Sur le plan formel, l'existence n'est pas une propriété d'*objets*, au même titre que la propriété de mesurer 1 mètre 70, d'être bleu, sphérique, ou d'avoir écrit un livre. L'existence doit être canoniquement représentée, non pas par un prédicat du premier ordre, mais par le *quantificateur existentiel*, typiquement exprimé en français par les mots « il y a ». L'énoncé de la logique des prédicats « Il y a un x tel que x est un homme » veut dire précisément « Au moins un homme existe ». Exister, c'est donc être la valeur d'une variable liée par un quantificateur existentiel.

Dans cette perspective, si l'existence doit être considérée comme une propriété, elle est une propriété du *deuxième* ordre, c'est-à-dire une propriété de propriété d'objet. Plus précisément, elle est la propriété, pour une propriété du premier ordre, d'avoir au moins une *instance*, c'est-à-dire un objet qui exemplifie la propriété du premier ordre.

Si la conception classique de l'existence est bien connue⁵, ses difficultés le sont également. Elle formalise très bien des énoncés du type « Les tigres existent » ou « Les licornes n'existent pas ». Elle rend également compte des énoncés du type « Le Roi de France n'existe pas », à condition d'adopter une version ou l'autre de la théorie russellienne des descriptions. Les énoncés les plus difficiles à régimenter sont ceux de la forme « Socrate existe » ou « Ceci existe ». Selon la conception classique, leur sens repose sur la possibilité d'identifier une propriété du premier ordre sur lequel le quantificateur existentiel a prise. Il s'agira par exemple,

⁵ On trouvera un exposé détaillé des engagements ontologiques de la conception classique dans F. Nef, *L'objet quelconque. Recherches sur l'ontologie de l'objet* (Paris, Vrin, 1998).

selon le contexte, de la propriété d'être le maître de Platon, ou celle d'être l'objet de mon attention visuelle présente – dans les deux cas, une propriété qui n'est pas véritablement exprimée dans les énoncés en question.

La conception classique de l'existence a été critiquée au motif qu'elle assimile l'être et l'existence. Elle interdit en effet la possibilité de donner un sens intéressant à un énoncé du type « Il y a des objets qui n'existent pas ». Du point de vue classique, la formalisation la plus rapprochée transforme l'énoncé en contradiction patente : « Il y un objet x tel qu'il n'y a pas d'objet y tel que x est identique à y » (autrement dit, « Il y a un objet tel que rien n'est identique à cet objet »). L'énoncé « Tout existe », quant à lui, est rendu au mieux par une tautologie : « Pour tout x , x est identique à x ».

Selon une conception rivale de l'existence, que nous pouvons qualifier de « néo-meinongienne »⁶, l'assimilation entre être et exister provoque une perte importante de pouvoir expressif. Le sens commun considère que parmi les entités auxquelles nous faisons habituellement référence, dans le langage ou en pensée, certaines existent ou sont réelles, alors que d'autres sont des entités fictives, réifiées, purement rêvées ou hallucinées⁷. En d'autres termes, l'énoncé « Il y a des choses qui n'existent pas » est non seulement intelligible, mais vrai, alors que l'énoncé « Tout existe » est tout simplement faux.

En un sens, la conception néo-meinongienne marque un retour assumé à l'idée pré-frégéenne, voire pré-kantienne, selon laquelle l'existence est une propriété du premier ordre, que certains objets possèdent au détriment des autres. Par suite, le quantificateur « il y a », que l'on avait l'habitude de qualifier d'« existentiel », doit être rebaptisé. Le quantificateur existentiel est en réalité existentiellement neutre. Son rôle n'est pas de représenter l'existence, mais seulement la quantité. On pourrait l'appeler, suivant Colin McGinn, le quantificateur « partiel »⁸. L'énoncé « Il y a des choses qui n'existent pas » peut alors être formalisé comme suit : « Il y a un x tel que x n'existe pas ». Dans cet énoncé, le domaine de quantification est l'ensemble des entités, existantes et inexistantes, dont au moins une est dite ne pas exister.

Bien qu'elle soit apparemment coûteuse sur le plan ontologique, la conception néo-meinongienne de l'existence ne doit pas être traitée à la légère. En dehors des écrits de Meinong lui-même, il existe aujourd'hui une abondante littérature néo-meinongienne, représentée par

⁶ Cf. à nouveau F. Nef, *L'objet quelconque*, sur la conception néo-meinongienne et son rapport à la philosophie d'Alexius Meinong lui-même.

⁷ Dans cet essai, j'utilise les termes « réel » et « existant » comme des synonymes.

⁸ C. McGinn, *Logical Properties : Identity, Existence, Predication, Necessity, Truth* (Oxford, Clarendon Press, 2003).

des auteurs tels que Richard Routley, Terence Parsons, Ed Zalta, ou Alberto Voltolini, entre autres⁹. Mon objectif dans cet essai n'est pas d'évaluer les mérites de la conception néo-meinongienne de l'existence par rapport à son opposant classique. Il consiste plutôt à examiner dans quelle mesure la théorie de la perception peut venir au secours de la conception néo-meinongienne. Comme on le verra, ma réponse à cette dernière question est largement négative.

3. L'énoncé néo-meinongien

La conception néo-meinongienne de l'existence peut-elle s'appuyer sur une analyse de la perception et de ses objets ? Une compréhension adéquate de l'intentionnalité perceptive exige-t-elle de faire référence à des objets inexistantes ? Plus précisément, la théorie de la perception est-elle capable de fonder l'intelligibilité, voire la vérité de l'énoncé néo-meinongien « Certains objets de la perception n'existent pas » ?

Pour mieux répondre à ces questions, il convient de distinguer d'emblée deux interprétations de cet énoncé, qui correspondent à deux lectures possibles de l'expression « objets de la perception ».

Selon une interprétation métaphysique de l'énoncé néo-meinongien, les objets intentionnels de nos expériences sensorielles se répartissent en deux classes : d'un côté, les objets existants et de l'autre, les objets inexistantes. L'interprétation métaphysique ne se prononce pas sur la question de savoir si l'existence est un trait *perceptible*, c'est-à-dire si elle peut entrer *en tant que telle* dans le contenu phénoménal de l'expérience sensorielle, éventuellement par le biais d'un concept ou de quelque autre mode de présentation.

L'énoncé néo-meinongien peut être interprété en un second sens, qui concerne plus spécifiquement la *manière* dont les objets de l'expérience sensorielle apparaissent au sujet percevant. L'interprétation phénoménologique implique alors que certains objets de l'expérience sensorielle se présentent *comme* existants, alors que d'autres se présentent *comme* inexistantes.

⁹ R. Routley, *Exploring Meinong's Jungle and Beyond* (Ridgeview Pub Co, 1982) ; T. Parsons, *Nonexistent Objects* (Yale University Press, 1980) ; E. Zalta, *Abstract Objects: An Introduction to Axiomatic Metaphysics* (Dordrecht, D. Reidel, 1983) ; A. Voltolini, « Being, Existence, and Having Instances », in V. Raspa (dir.), *Meinongian Issues in Contemporary Italian Philosophy* (Walter de Gruyter, 2006), pp. 261-280.

L'interprétation métaphysique et l'interprétation phénoménologique sont logiquement distinctes. D'une part, la première n'implique pas la seconde. Si certains objets de l'expérience existent (ou n'existent pas), ils ne se présentent pas forcément au sujet percevant *comme* existants (ou inexistants). D'autre part, l'interprétation phénoménologique peut être en principe désolidarisée de l'interprétation métaphysique. La possibilité de voir un objet comme inexistant, si tant est qu'elle a un sens, ne confère pas *ipso facto* à cet objet le statut métaphysique d'entité inexistante. Il est en effet envisageable que l'expérience de voir un objet comme inexistant soit illusoire. Dans ce cas, il faut à l'évidence expliquer la nature de l'illusion, surtout si elle est systématique.

Examinons à présent ces deux interprétations de l'énoncé néo-meinongien, en commençant par la seconde.

3.1 L'interprétation phénoménologique

L'interprétation phénoménologique implique que l'existence est un trait perceptible des objets. Elle suppose, en d'autres termes, la possibilité d'établir un contraste, au sein de l'expérience, entre des objets qui existent et d'autres qui n'existent pas. La question est de savoir si un tel contraste phénoménal existe vraiment.

Un argument bien connu, qui remonte au moins à David Hume, suggère une réponse négative à cette question. L'existence ne saurait être un trait perceptif, capable de faire une différence phénoménale¹⁰. Voici une formulation récente de cet argument, due à Colin McGinn :

Pourquoi l'existence n'est-elle pas un trait perceptif des objets ? Parce qu'indépendamment du fait qu'un objet existe ou non, il présente la même apparence sensorielle : des éléphants roses hallucinés ressemblent visuellement à des éléphants roses existants. Un objet inexistant peut apparaître exactement comme un objet existant. Le fait d'être bleu, par exemple, fait une différence quant à la manière dont les choses apparaissent, de sorte que les éléphants bleus ne ressemblent pas du tout visuellement à

¹⁰ Voici un argument connexe : parce que le concept d'existence est purement formel (dénué de contenu matériel), l'existence ne peut pas être représentée dans l'expérience.

des éléphants roses, mais le fait d'exister ne fait aucune différence qualitative – il n'y a pas d'*impression* d'existence (comme Hume l'a effectivement dit)¹¹.

L'argument en lui-même est valide, mais sa portée est limitée. Il ne concerne qu'un certain type d'expérience, qui concerne ce que l'on peut appeler les « hallucinations crédibles ». Comme leur nom l'indique, les hallucinations crédibles sont capables de faire croire au sujet qu'il existe devant lui un objet, par exemple un éléphant rose, qui en réalité n'y est pas. Ces expériences ne sauraient avoir une telle disposition si elles présentaient leur objet comme inexistant, ou en général comme subjectivement différent de l'objet des expériences véridiques. Certes, le sujet peut ne pas être effectivement trompé par son expérience, s'il est convaincu par ailleurs qu'il est victime d'une hallucination. Même dans ce dernier cas, pourtant, il n'aura pas l'impression de voir un objet inexistant. Au contraire, il continuera de jouir d'une impression subjectivement identique à celle qu'il aurait devant un éléphant rose réel.

L'argument humien est limité parce qu'il existe d'autres types d'expérience non véridique qui ne sauraient être analysés sur le modèle des hallucinations crédibles. Il reste donc à examiner si ces *autres* expériences permettent d'établir, à travers une comparaison avec la perception véridique, un contraste phénoménal entre l'existence et l'inexistence.

Parmi ces expériences pourraient figurer celles d'objets impossibles. Dans certains contextes, il semble que nous ayons l'expérience sensorielle d'objets impossibles : des escaliers qui, comme dans certaines figures d'Escher, montent et descendent à la fois, ou des sons dont la hauteur semble diminuer continuellement sans jamais donner l'impression de changer d'octave. Pour éviter toute complication due à la perception des images bidimensionnelles, le psychologue David Penrose a effectivement construit un objet tridimensionnel qui apparaît comme un triangle impossible sous un angle déterminé.

Sur la base de telles expériences, il est tentant d'envisager l'argument suivant¹² :

- (1) Je vois le triangle de Penrose comme un objet impossible.
- (2) Les objets impossibles n'existent pas.
- (3) Donc, je vois le triangle de Penrose comme un objet inexistant.

Si la conclusion (3) était vraie, il y aurait bien un contraste, au sein de l'expérience visuelle, entre des objets qui existent (une porte, une chaise, une personne) et d'autres qui

¹¹ C. McGinn, *op.cit.*, p. 44. Dans son exemple, j'ai remplacé les rats par des éléphants.

¹² Ici comme ailleurs dans cet essai, je n'utilise pas le verbe « voir » au sens factif, comme impliquant l'existence de ce qui est vu. En ce sens, un sujet peut voir une orange en l'absence de toute orange existante.

n'existent pas (comme le triangle de Penrose qui apparaît dans mon champ visuel). L'énoncé néo-meinongien dans son acception phénoménologique serait justifié : il y a bien des objets de perception présentés comme inexistant.

L'argument est-il probant ? Passons sur sa validité logique, qui dépend de la possibilité de substituer un concept (« être impossible ») à un autre (« être inexistant ») dans un contexte intensionnel (celui qu'introduit le verbe « voir »). Je supposerai également la vérité de la deuxième prémisse, qui fait pourtant l'objet d'une contestation de la part de certains philosophes. Par exemple, McGinn considère que certains objets impossibles au moins existent, jetant un doute sur la légitimité de l'implication de l'impossible à l'inexistant.

En fait, c'est la première prémisse qui me paraît être l'élément le plus discutable de l'argument. Quand je suis confronté visuellement à un triangle de Penrose, je ne le vois pas comme impossible. Au contraire, je le vois comme un objet situé dans le monde réel au même titre que les objets ordinaires. Ce qui en fait un objet *extraordinaire*, c'est qu'il semble posséder des propriétés contraires ou contradictoires, en l'occurrence la propriété d'avoir des parties assemblées d'une manière incohérente. Si le triangle de Penrose est, en tant qu'objet intentionnel de mon expérience, un objet impossible, je ne le vois pas comme impossible, mais il m'apparaît comme ayant le même statut métaphysique que les objets ordinaires de la perception.

Peut-être observe-t-on ici une asymétrie intéressante entre la perception et la représentation conceptuelle. On ne saurait concevoir un objet comme ayant des propriétés contraires ou contradictoires sans le concevoir *ipso facto* comme impossible. En revanche, il semble possible de percevoir un objet comme ayant des propriétés incohérentes mais aussi comme existant réellement. Certes, il est impossible qu'une telle expérience soit véridique, mais c'est une autre affaire. La conclusion pertinente, pour le moment, est qu'elle n'introduit aucun contraste phénoménal entre l'existence et l'inexistence.

Considérons une autre tentative d'établir un tel contraste au sein de l'expérience. Susanna Siegel a défendu la thèse selon laquelle les objets de l'expérience sensorielle ordinaire sont présentés comme étant « à la fois indépendants du sujet et perceptivement liés à lui »¹³. Selon elle, l'indépendance de l'objet de la perception par rapport au sujet percevant n'est pas seulement un trait métaphysique ; c'est surtout un trait qui est normalement perçu *comme tel* par le sujet. Autrement dit, il entre dans le contenu phénoménal de l'expérience ordinaire.

¹³ S. Siegel, *The contents of visual experience* (Oxford, Oxford University Press, 2010), p. 175.

L'un des aspects de l'indépendance de l'objet perçu est censé se manifester empiriquement de la façon suivante. La position d'un objet dans le monde visible est en général indépendante de la perspective spatiale à partir de laquelle il est vu. Lorsque le sujet modifie sa perspective sur l'objet, par exemple en se déplaçant autour de lui, la position de l'objet ne change pas pour autant. Par ailleurs, un changement de perspective sur un objet peut faire apparaître des parties de l'objet auparavant dissimulées, de même qu'il peut faire disparaître d'autres parties de l'objet auparavant visibles.

En d'autres termes, le cours de l'expérience d'objets physiques est soumis à des principes conditionnels de la forme¹⁴ :

Principes d'indépendance

Si le sujet S change sa perspective sur l'objet *o*, *o* ne change pas pour autant de position dans l'espace tridimensionnel.

Si S change sa perspective sur *o*, S cesse de percevoir certaines parties de *o*, et en vient à percevoir d'autres parties de *o*.

Selon Siegel, non seulement ces principes régissent effectivement le cours de l'expérience, mais ils entrent d'une manière ou d'une autre dans le contenu apparent de la perception. Le sujet perçoit les objets ordinaires *comme* étant soumis à ces principes, d'une manière qui crée en lui des attentes spécifiques. Ces attentes sont proprement perceptives et indépendantes du jugement. En particulier, elles ne peuvent pas être expliquées à partir de simples croyances contrefactuelles du type « Si je regardais cet objet sous un autre angle, je ne le verrais pas pour autant se déplacer ».

Il est raisonnable de supposer que des principes conditionnels de ce genre participent du *sens de la présence perceptive* des objets. On peut ajouter à ces principes, à titre d'hypothèses, le sens que les objets *causent* l'expérience que nous en avons (d'une manière éventuellement réflexive, comme dans la théorie de John Searle¹⁵), de même que le sens que les objets sont *accessibles* à l'action.

La thèse de Siegel, selon laquelle la perception ordinaire présente ses objets comme indépendants, n'est légitime que si d'*autres* expériences sensorielles sont capables de présenter leurs objets autrement. En effet, c'est seulement à cette condition que l'indépendance fait une

¹⁴ S. Siegel, *op.cit.*, pp. 178-9.

¹⁵ J. Searle, *L'intentionnalité* (Paris, Minit, 1985), ch. 2. Selon Searle, l'expérience sensorielle est satisfaite seulement si l'objet perçu cause cette même expérience.

différence phénoménale ou qualitative. Si toute expérience sensorielle présente son objet comme une entité indépendante du sujet, alors, selon une réduction familière, aucune ne peut véritablement le présenter ainsi.

De fait, Siegel contraste la perception ordinaire avec d'autres expériences sensorielles, comme celles de phosphènes. Les phosphènes sont des taches lumineuses apparentes dont chacun peut faire l'expérience en pressant légèrement l'un de ses globes oculaires. Contrairement à Siegel, je partirai du principe que l'expérience de phosphènes (comme celle d'autres images consécutives) n'est pas purement de l'ordre de la sensation, mais qu'ils sont perçus, au moins dans certains cas, comme des *objets*. Leur forme est typiquement floue, mais ils peuvent avoir une couleur déterminée (par exemple, bleue ou rouge) et ont une position au moins approximative dans l'espace égocentrique (par exemple, en haut à gauche).

Comme le fait justement observer Siegel, les phosphènes ne sont pas perçus comme étant soumis aux principes conditionnels énoncés plus haut. Je ne peux pas inspecter mes phosphènes sous différents angles, et j'ai l'impression d'avoir toujours affaire au même profil d'objet, ce qui revient à dire, sans doute, que je ne perçois pas mes phosphènes sous quelque profil que ce soit.

Par suite, en dépit du fait que les phosphènes sont des objets intentionnels, ils ne sont pas perçus comme s'intégrant dans la réalité spatio-temporelle au même titre que les objets ordinaires de la perception. Par exemple, si je fixe des yeux un mur blanc tout en ayant un phosphène rouge, je n'aurai pas l'impression de voir une tache ou une ombre rougeâtre sur le mur. Inversement, la vision d'une tache réelle ne produirait pas en moi un effet comparable à celui de l'expérience d'un phosphène. De même, si j'observe la voûte céleste la nuit et me lève brusquement, je pourrai avoir l'impression de « voir des étoiles », mais je n'aurai pas l'impression que ces « étoiles » s'ajoutent au nombre des étoiles réelles que je vois au-dessus de moi.

L'indépendance de l'objet perçu par rapport au sujet percevant est une notion métaphysique distincte de l'existence, sur laquelle Siegel ne se prononce pas directement. Mais on pourrait arguer que si l'objet de la perception ordinaire est présenté comme indépendant du sujet, il est également présenté comme existant. Car le mode d'existence des objets de la perception est lié à leur position stable dans un espace tridimensionnel indépendant du parcours spécifique tracé par le sujet. Nous sommes donc en mesure d'envisager un nouvel argument en faveur de l'énoncé néo-meinongien (dans son interprétation phénoménologique) :

(1) Les objets de la perception ordinaires sont présentés comme existants, par contraste avec les phosphènes.

(2) Donc, les phosphènes sont présentés comme inexistantes.

(3) Donc, certains objets sont perçus comme existants, alors que d'autres sont perçus comme inexistantes.

Cet argument me paraît fallacieux pour la raison suivante. Tout ce que l'on peut conclure de la première prémisse est la thèse *négative* selon laquelle les phosphènes *ne sont pas* perçus comme existants. On ne saurait tirer la conclusion *positive* selon laquelle ils sont perçus *comme* inexistantes. Considérons la comparaison suivante. Il est difficile de déterminer visuellement la forme des objets présentés en périphérie du champ visuel. Par exemple, le sujet peut ne pas savoir, sur la seule base de son expérience, s'il voit un carré ou un rond. Or on ne saurait conclure, du fait que le sujet ne voit pas une forme déterminée, qu'il voit une forme indéterminée. Une carence représentationnelle n'est pas la même chose qu'une indétermination objective. De même, les phosphènes ne sont pas présentés comme des objets auxquels il *manque* quelque chose (l'existence). Il faut plutôt les considérer comme les objets d'une *expérience* à laquelle il manque quelque chose, puisqu'il est impossible de déterminer, à partir de celle-ci, si les phosphènes ont une position déterminée dans l'espace objectif tridimensionnel.

Ces quelques réflexions suggèrent la position suivante sur la question de la perception de l'existence (une position que je ne fais ici qu'énoncer). Même si l'existence est un trait perceptible, contrairement à ce que Hume prétendait, elle n'est pas nécessairement perçue comme une propriété du premier ordre. Si l'existence était perçue comme une propriété du premier ordre, au même titre que la couleur, il devrait être possible de percevoir certains objets comme existants et d'autres objets comme inexistantes, de même que nous pouvons voir des objets bleus mais aussi des objets présentant d'autres couleurs (rouge, vert, etc.). En d'autres termes, l'existence empirique peut entrer dans le contenu de la perception, sous la forme de principes conditionnels qui sous-tendent le sens de la présence spatio-temporelle de l'objet perçu, sans être perçue comme une propriété de cet objet. La thèse de la perceptibilité de l'existence n'implique donc pas l'énoncé néo-meinongien selon lequel il y a des choses que l'on perçoit comme n'existant pas.

3.2 L'interprétation métaphysique

L'impasse à laquelle nous conduit l'interprétation phénoménologique de l'énoncé néo-meinongien laisse entièrement ouverte l'interprétation métaphysique. Même si nous ne voyons jamais des objets comme inexistantes, il reste possible que certains d'entre eux le soient.

Certains philosophes ont considéré que l'énoncé néo-meinongien dans son interprétation métaphysique était la seule manière intelligible de rendre compte des expériences hallucinatoires. C'est le cas de A. D. Smith, qui résume ainsi sa position :

Dans l'hallucination, au même titre que dans la perception véridique, nous ne sommes pas confrontés à des sensations, à des impressions sensorielles ou à des *sense-data*, mais à des *objets ordinaires*, et de surcroît des objets *physiques* ordinaires, au sens où ils sont présentés dans l'espace physique tridimensionnel. [...] [L]a seule différence entre un objet présenté de manière véridique et un objet halluciné est que le second *n'existe pas*, ou est *irréel*¹⁶.

Le raisonnement de Smith dans cette citation peut être formalisé de la manière suivante :

- (1) L'expérience hallucinatoire a un objet intentionnel.
- (2) Cet objet est exactement du même type que les objets ordinaires de la perception véridique (*littéralisme perceptif*).
- (3) Cet objet n'est identique à aucun élément du monde réel.
- (4) Donc, il n'existe pas.

La première prémisse a une certaine vraisemblance. Les hallucinations, surtout celles que nous avons qualifiées plus haut de « crédibles » ne sont pas de simples sensations ou impressions visuelles, mais constituent une forme de conscience perceptive. Elles ont un objet apparent, ou objet intentionnel. La tâche de la théorie de la perception consiste justement à expliquer la nature de cet objet.

La deuxième prémisse est essentielle à l'intelligibilité de l'argument. Je l'appellerai « le littéralisme perceptif ». Kit Fine appelle « littéralisme » la position générale selon laquelle des énoncés du type « Sherlock Holmes est un détective, il habite à Baker Street » sont littéralement vrais, en dépit du fait que Sherlock Holmes est un objet fictif, et donc inexistant¹⁷. Les objets

¹⁶ A. D. Smith, *The Problem of Perception* (Harvard University Press, 2002), p. 234.

¹⁷ K. Fine, « The Problem of Non-Existent: Internalism », *Topoi* 1, 1982, pp. 97-140.

fictifs ont littéralement les propriétés que la fiction leur attribue. Le littéralisme perceptif est la thèse spécifique concernant les objets de l'hallucination. Macbeth a bien vu un poignard, en dépit du fait que celui-ci n'existe pas. Il a vu un poignard, plutôt qu'un éléphant ou une bouteille de scotch.

La troisième prémisse se justifie de la manière suivante. En dehors des hallucinations *de re*, dans lesquelles le sujet fait l'expérience d'un objet ou d'une personne réelle (par exemple, il a l'impression de voir Churchill s'avancer vers lui), il est difficile d'identifier l'objet de l'hallucination à un objet réel, voire même à un objet possible. De même que, selon l'argument célèbre de Saul Kripke, les personnages fictifs ne peuvent être identifiés à aucun objet réel ou possible,¹⁸ aucun fait ontologique ne permet d'identifier l'éléphant particulier halluciné à un éléphant réel ou possible.

La conclusion suit assez directement des prémisses. La *seule* différence entre l'objet d'une hallucination et son équivalent dans le cas véridique revient à ceci que le premier, contrairement au second, n'existe pas. L'énoncé néo-meinongien est donc justifié : il y a des objets de perception (plus précisément, les objets de certaines hallucinations) qui n'existent pas.

De mon point de vue, la prémisse la plus difficile à maintenir s'avère être en définitive la prémisse littéraliste (2). Elle soulève au moins deux problèmes. Le premier est présenté par Kit Fine de la manière suivante :

Macbeth s'est demandé : « Est-ce un poignard que je vois devant moi ? ». En supposant qu'il s'agisse d'une situation réelle, il est raisonnable de faire l'hypothèse que Macbeth aurait pu se tromper en répondant à cette question, et que si, dans une situation perceptive, il avait pris l'objet qu'il voyait pour un poignard, sa croyance aurait été incorrecte. Mais d'un point de vue littéraliste, il est difficile de voir comment Macbeth aurait pu faire une erreur. [...] [L']objet aurait été un poignard et sa croyance qu'il y avait un poignard aurait été correcte¹⁹.

Selon l'intuition formulée par Fine, Macbeth a cru voir un poignard, mais il s'est trompé : non seulement il n'y avait aucun poignard réel, mais il n'y avait aucun poignard *du tout* dans son champ visuel.

Le second problème est que le littéralisme perceptif fait obstacle à une théorie *unifiée* de l'illusion et de l'hallucination. Contrairement au cas de l'hallucination, l'illusion implique

¹⁸ S. Kripke, *La logique des noms propres* (Paris, Minuit, 1980).

¹⁹ K. Fine, *art.cit.*, p. 139, en partie cité par A. D. Smith, *op.cit.*, p. 262.

la perception d'un objet réel, présenté comme ayant des caractéristiques qu'il n'a pas réellement. Par exemple, dans l'illusion de Müller-Lyer, le sujet voit deux lignes parallèles réelles, mais il les voit comme inégales alors qu'elles sont en réalité égales. Or le littéralisme conduit à une difficulté dans le cas de l'illusion. Supposons que je sois victime d'une illusion, et voie rouge un livre qui est en fait bleu. Mon expérience n'a qu'un seul objet intentionnel, à savoir un objet qui est réellement bleu et qui m'apparaît rouge. En aucun cas n'a-t-elle un *autre* objet intentionnel, tel qu'un livre rouge irréal. Le littéralisme conduit donc, soit à admettre une asymétrie immotivée entre l'illusion et l'hallucination, soit à faire une concession dangereuse au réalisme direct, en prenant le risque que des objets purement intentionnels (un livre rouge, des lignes inégales) s'interposent entre le sujet et la réalité.

Smith tente de répondre aux deux problèmes, mais d'une manière qui ne me paraît pas convaincante. Il commence par une rétractation : Macbeth n'a pas vu un poignard après tout, mais seulement quelque chose qui avait l'air d'un poignard, qui y ressemblait visuellement en tous points. La raison de cette rétractation est la suivante :

Puisque [...] la caractérisation de l'objet intentionnel de Macbeth est déterminée par le caractère subjectif de son état visuel, et puisque cet état est subjectivement identique à *la fois* à une perception possible d'un poignard réel et à une perception possible d'une carotte réelle [par exemple, une carotte sculptée et éclairée de telle manière qu'elle ressemble à un poignard], quels sont les fondements pour dire autre chose que ceci : Macbeth est conscient seulement de quelque chose qui *a les caractéristiques visuelles* d'un poignard²⁰ ?

La réponse de Smith ne le tire pas d'affaire. Le fait que l'expérience d'un poignard peut être causée par la vision d'une carotte n'est pas pertinent. Ce qui compte, c'est que Macbeth a bien vu un objet *comme* un poignard – ses capacités recognitionnelles relatives aux poignards s'est effectivement déclenchée. On peut dire également qu'il a vu un objet comme quelque chose qui ressemble visuellement à un poignard, mais seulement si cette description ne nous oblige pas à revenir sur l'hypothèse initiale, à savoir qu'il a vu un objet comme un poignard. Macbeth a vu un objet comme quelque chose qui ressemble à un poignard *parce qu'*il a vu un objet comme un poignard – et en effet, rien ne ressemble plus à un poignard qu'un autre poignard.

²⁰ A. D. Smith, *op.cit.*, p. 263.

Le littéralisme perceptif conduit donc à des difficultés dont il est difficile de se défaire. Fine lui-même préconise de renoncer au littéralisme concernant les objets de l'hallucination et les objets fictifs. L'énoncé « Sherlock Holmes est un détective » est faux, du moins si le prédicat « est un détective » est pris au sens ordinaire. De même, l'objet que Macbeth a vu comme un poignard n'est pas un poignard, ni même (contrairement à ce que Smith suggère) quelque chose qui ressemble visuellement à un poignard.

Je ne me prononcerai pas ici sur le littéralisme en général, mais seulement sur le littéralisme perceptif, qui me semble être indépendamment contestable. Certes, le rejet du littéralisme perceptif doit s'accompagner d'une réponse acceptable à la question de savoir *ce que* Macbeth a vu exactement, à supposer (suivant la première prémisse de l'argument de Smith) qu'il ait vu *quelque chose*. Il ne suffit pas de dire qu'il a vu quelque chose comme un poignard, ou qu'il n'a rien vu qui existe réellement, car ces réponses échouent à caractériser positivement l'objet de l'expérience de Macbeth tel qu'il *est*.

Le point le plus important, en ce qui nous concerne ici, est que le rejet du littéralisme perceptif, c'est-à-dire de la deuxième prémisse de l'argument de Smith, fait disparaître l'une des motivations les plus importantes en faveur de l'interprétation métaphysique de l'énoncé néo-meinongien. Selon la position anti-littéraliste, l'objet de l'hallucination n'apparaît pas tel qu'il est. Par exemple, il est vu comme un poignard, mais ce n'est pas un poignard. Le sujet ne peut pas savoir ce qu'est l'objet qui lui apparaît sur la seule base de son expérience hallucinatoire. Pour autant qu'il le sache, cet objet pourrait être très différent de la manière dont il apparaît. Partant, l'existence n'est plus la *seule* différence envisageable entre un objet de perception véridique et un objet d'hallucination. La troisième prémisse de l'argument de Smith n'est plus garantie : l'objet halluciné pourrait bien être identique à quelque configuration réelle.

4. Deux conceptions de la perception

L'une des tâches les plus importantes d'une théorie de la perception est de rendre compte des expériences sensorielles non véridiques, et en particulier des hallucinations crédibles. Car le sujet victime d'une hallucination crédible a l'impression d'être directement en rapport avec un objet réel. En d'autres termes, il a l'impression que son expérience a un objet intentionnel déterminé. La question est de savoir dans quelle mesure cette impression doit être prise au sérieux. Trois options principales se présentent ici au théoricien de la perception :

- A. Nier que l'hallucination ait réellement un objet intentionnel.
- B. Affirmer que l'hallucination a un objet intentionnel inexistant.
- C. Affirmer que l'hallucination a un objet intentionnel existant.

La première option n'est autre que la négation de la première prémisse de l'argument de Smith présenté plus haut. La deuxième option affirme que l'expérience hallucinatoire vise quelque chose plutôt que rien, mais rien qui n'existe dans le monde réel. Enfin, la troisième option insiste sur le fait que l'expérience hallucinatoire, comme la perception véridique, vise un élément du monde réel (mais peut-être pas celui que l'on croit).

Avant de conclure cet essai, je me propose d'examiner brièvement ces options en rapport avec deux grandes familles de théories de la perception. Si, comme nous allons le voir dans un instant, ces dernières diffèrent sur un point crucial, qui concerne la nature de la perception véridique, elles partagent le souci d'analyser les phénomènes hallucinatoires dans le cadre du réalisme direct. Le réalisme direct est la thèse selon laquelle l'objet intentionnel de la perception véridique est identique à un objet réel ou existant. Par exemple, quand le sujet est en relation visuelle véridique avec un lampadaire, son expérience a un objet intentionnel qui n'est rien d'autre que le lampadaire physique réel devant lui. La question cruciale qui divise les membres des deux familles en question est celle de savoir si l'expérience sensorielle est *relationnelle*. Les partisans du *relationnalisme* répondent par l'affirmative, et les défenseurs de l'*intentionnalisme* par la négative²¹.

Le relationnalisme prend au sérieux l'intuition selon laquelle la perception ordinaire nous met directement en rapport avec le monde réel, indépendant de l'esprit, sans l'intermédiaire d'une représentation (conceptuelle ou non). Le relationnalisme n'implique pas que la faculté de perception soit indépendante de la capacité de représentation. Au contraire, l'expérience sensorielle humaine peut être expliquée, au moins en partie, en termes de dispositions à former des jugements fondés sur la réalité. La thèse relationnaliste est plutôt que l'objet de la perception véridique n'est pas initialement déterminé comme l'objet d'une représentation. Il est essentiel que je puisse porter un jugement sur ce que je vois, mais ce que je vois est déterminé indépendamment de mon jugement ou de toute autre représentation.

²¹ Cf. respectivement J. Campbell, *Reference and Consciousness* (Oxford, Oxford University Press, 2002) et T. Crane, « Is There a Perceptual Relation? », in T. S. Gendler et J. Hawthorne (dir.), *Perceptual Experience* (Oxford, Oxford University Press, 2006), pp. 126-146.

Dans le cadre du relationnalisme, l'option A, dont l'adhésion est parfois attribuée à Gareth Evans et John McDowell,²² implique que le sujet victime d'une hallucination n'est visuellement conscient de *rien*. L'impression qu'une expérience hallucinatoire a un objet intentionnel constitue une sorte d'illusion méta-cognitive. Le sujet croit avoir une expérience sensorielle lui présentant quelque chose (existant ou non), mais sa croyance est fautive. Cependant, beaucoup de philosophes acceptent difficilement de rejoindre cette position. Le sujet peut se tromper sur la question de savoir si son expérience est véridique ou hallucinatoire. Il est moins évident qu'il puisse se tromper sur le fait que quelque chose lui apparaît effectivement dans son champ visuel.

L'option B n'est pas véritablement ouverte au relationnalisme, pour des raisons essentiellement métaphysiques. L'exemplification d'une relation dépend au minimum de l'existence de ses *relata*. L'hallucination ne peut donc pas être définie comme une relation réelle à un objet inexistant.

Enfin, l'option C paraît également compromise. Car à quel objet réel pourrait-on bien identifier le poignard de Macbeth, ou l'éléphant rose de l'ivrogne ? Il semble que cette question ne puisse recevoir aucune réponse ontologiquement fondée²³.

Les difficultés du relationnalisme ont conduit un certain nombre de philosophes de la perception à rejoindre l'autre grande famille théorique, à savoir l'intentionnalisme. Selon cette option, la perception est une représentation de la réalité, certes différente du jugement et peut-être de la représentation conceptuelle en général.

Les partisans de l'intentionnalisme nient que la perception enveloppe essentiellement une relation à ce qu'elle représente. En général, une représentation peut représenter qu'un objet a une propriété sans qu'il n'existe quoi que ce soit qui ait réellement cette propriété²⁴. Comme la perception véridique, l'hallucination a un contenu représentationnel. Dans le premier cas, le contenu est vrai et l'objet intentionnel de l'expérience existe ; dans le second cas, il est faux et il n'existe pas²⁵.

²² Cf. G. Evans & J. McDowell, « Introduction », in G. Evans & J. McDowell (dir.), *Truth and Meaning. Essays in Semantics* (Oxford, Clarendon Press, 1999).

²³ Par exemple, la thèse selon laquelle nous hallucinons des universaux ne me paraît pas rendre compte du caractère particulier des objets de l'expérience sensorielle, même hallucinatoire.

²⁴ Cf. T. Crane, *art.cit.*, p. 132.

²⁵ Je laisse de côté ici le problème des « hallucinations véridiques », sur lequel je me suis prononcé ailleurs ; cf. J. Dokic, « Le cercle bipolaire. Intentionnalité et contenu perceptif », in P. Livet (dir.), *De la perception à l'action. Contenus perceptifs et perception de l'action* (Paris, Vrin, 2000), pp. 83-118.

Dans le cadre de l'intentionnalisme, l'option A n'est pas viable, puisque toute expérience sensorielle, véridique ou hallucinatoire, a un objet intentionnel, déterminé par des critères d'identité internes à nos représentations sensorielles. Dans le cas d'une hallucination, la représentation sensorielle ne correspond à aucun élément du monde réel – l'option C est donc écartée. Cette représentation correspond néanmoins à un objet possible, puisque le sujet d'une hallucination sait ce qui devrait être le cas dans le monde réel pour que son expérience soit véridique²⁶. L'intentionnalisme peut donc adhérer à l'option B, en faisant éventuellement dépendre l'objet inexistant de l'hallucination d'une représentation.

À première vue, donc, l'intentionnalisme est mieux qualifié que le relationnalisme pour rendre compte des objets de l'hallucination. Toutefois, notre discussion de l'argument de Smith nous oblige à revenir sur cette première impression. Nous avons mis en évidence les difficultés d'une position littéraliste à propos des objets de l'hallucination. Or si le littéralisme est rejeté, il est envisageable que l'objet d'une expérience hallucinatoire soit très différent de son apparence perceptive. Dans l'illusion, un objet bleu peut apparaître rouge, mais rien n'est littéralement rouge. De même, dans l'hallucination, un objet peut apparaître comme un poignard sans être littéralement un poignard.

La possibilité d'un hiatus entre l'être et l'apparaître des objets de l'hallucination suggère qu'ils ne sont pas entièrement fixés par une représentation. Même dans le cadre d'une théorie externaliste (par exemple causale) de la référence, il n'est pas très plausible de supposer que l'on puisse représenter un objet tout en se trompant *entièrement* sur sa nature. Or la perception semble admettre une possibilité de ce genre : on peut percevoir un objet tout en ayant une représentation radicalement fautive de sa nature. C'est que l'objet de l'expérience sensorielle, véridique ou non, n'est pas initialement déterminé par des représentations.

Le relationnalisme doit-il alors se rapprocher de l'option C, selon laquelle l'hallucination est, comme la perception véridique, une relation directe (non représentationnelle) à la réalité ? Si l'expérience sensorielle est cognitivement opaque, au sens où elle peut viser son objet indépendamment de la possession (même implicite) de critères d'identité, alors l'hallucination pourrait viser un objet réel, très différent de la manière dont il apparaît. L'hallucination visuelle, par exemple, serait un cas extrême de trompe-l'œil. Certes, le relationnaliste qui adhère à l'option C a encore la charge d'expliquer ce que sont réellement les objets de l'hallucination. Quel objet réel a vu Macbeth, si ce n'est un poignard ? Quelque

²⁶ Cf. J. Searle, *op.cit.*, ch. 2.

perturbation biochimique dans son cerveau visuel, ou la chaleur ambiante (comme Macbeth lui-même l'envisageait) ? Ces questions ne peuvent recevoir une réponse satisfaisante que dans le cadre d'une théorie substantielle de la perception, que je ne saurais fournir ici. Je me suis seulement contenté d'écarter ce qui me semble être un obstacle persistant à l'idée que les objets de l'hallucination existent, à savoir le littéralisme perceptif.

5. Conclusion

Dans cet essai, je me suis demandé si la théorie de la perception pouvait nous fournir des raisons indépendantes d'affirmer l'énoncé néo-meinongien, « Il y a des objets qui n'existent pas ». J'ai distingué deux interprétations possibles de cet énoncé appliqué aux objets de l'expérience sensorielle : l'interprétation phénoménologique, selon laquelle certains objets sont perçus comme inexistantes, et l'interprétation métaphysique, selon laquelle les expériences hallucinatoires ont des objets qui n'existent pas (qu'ils soient perçus comme tels ou non). La première interprétation est injustifiée : même si nous admettons que nous percevons certains objets comme existants, il n'est pas vrai que nous percevons d'autres objets comme inexistantes. La seconde interprétation, qui identifie les objets de l'hallucination à des objets inexistantes, se heurte à des difficultés. Elle semble être liée à une doctrine contestable, à savoir le littéralisme perceptif. Dans une perspective anti-littéraliste, l'appel à des entités inexistantes pour rendre compte des phénomènes perceptifs doit être indépendamment motivé, puisqu'il ne découle plus d'une analyse des objets de l'hallucination, distingués de la manière dont ils nous apparaissent.

J'en déduis que la théorie de la perception ne nous fournit à elle seule aucune raison de renoncer à la conception classique de l'existence, qui identifie l'être (introduit par le quantificateur « il y a ») à l'existence. Il faut se garder de conclure que la théorie de la perception accrédite d'une manière ou d'une autre la conception classique. Ici comme ailleurs, c'est la métaphysique qui prime sur la théorie de la perception dans l'ordre de l'explication, et non pas l'inverse. C'est d'abord sur ce plan que doit être évaluée l'alternative entre la conception classique et la conception néo-meinongienne de l'existence. Considérée en elle-même, la théorie de la perception est métaphysique neutre, du moins sur ce point. Cette conclusion est en parfaite convergence avec l'observation générale de Frédéric Nef selon

laquelle « la métaphysique est utile et même nécessaire pour les autres cognitives, comme pour toutes les autres sciences »²⁷.

²⁷ *Les propriétés des choses, loc.cit.*, p. 171.